



**BARTOLOMEO BETTERA :**

*Nature morte avec deux luths, un virginal et des livres sur une table recouverte d'un tapis,*

huile sur toile 70 x 82.5

Quelques instruments de musique posés en désordre sur une table constituent tout le sujet du tableau. L'image est sévère, d'une simplicité qui ne semble rien exiger du spectateur et, à moins d'éprouver un intérêt spécifique pour la musique ancienne, l'on se contentera peut-être d'un regard rapide sur ces objets dont l'inventaire est sans surprise. Le titre, comme c'est souvent le cas pour les natures mortes, s'avère d'une précision laconique, presque décevant dans sa sécheresse. Il n'explique pas le tableau, ne l'enveloppe d'aucune aura poétique, ne suggère aucune grandeur historique, il ne l'ait qu'établir un constat. C'est pourquoi il donne l'impression que tout est là, dans cette énumération qui fait penser à une liste d'ingrédients pour une recette dont on ne saurait pas vraiment quoi faire.

L'intérêt du tableau se ranime dès que l'on oublie le titre pour s'intéresser à ce dont il ne parle pas, par exemple l'éclat de lumière blonde sur les coques des luths, le rouge profond du tapis, ou encore le grand ruban rose qui retenait le luth à l'épaule du musicien...

Cette réalité-là est d'un ordre différent parce qu'elle dépend entièrement du bon vouloir du peintre. Il devait, pour peindre un luth de façon satisfaisante, lui donner cette forme et ces proportions, mais rien ne pouvait le contraindre à le disposer ainsi, pour que la lumière vienne en balayer le bois. C'est aussi vrai de la retombée du ruban ou du froissement du papier qui rebique entre les pages de ce gros livre, au fond de l'image. Les natures mortes d'instruments de musique étaient une tradition locale à Bergame et se produisaient alors par dizaines. Bien qu'il soit parfois malaisé d'en identifier l'auteur, il reste que chaque tableau possède une atmosphère propre, due au choix de tels détails.

La soumission à la nature, quoique fondamentale dans une telle œuvre où l'on exige un degré de ressemblance comparable à celui d'un portrait, possède néanmoins ses limites. Si l'apparence des objets se réfère au réel, les relations instaurées entre eux revêtent un sens qui n'appartient qu'au tableau : il y a peu de chance que le peintre ait composé cette image de façon gratuite, simplement parce que « les choses sont ainsi ». Il leur a bel et bien distribué des rôles.

Nous voici donc dans un espace sans rapport avec la vie ordinaire. L'obscurité vide du fond détache l'image d'un contexte plausible, elle isole les instruments de la réalité en les rassemblant sur cette table qui leur tient lieu de scène. Le tapis d'Orient qui la recouvre suffit au décor. Il n'évoque aucun lieu précis, juste le luxe d'une demeure élégante, une tiédeur, l'épaisseur de la laine sous la main.

Chaque objet est un acteur. En guise de voix et de texte, il a sa forme et sa couleur, sa position, sa matière... Dans le cas présent, le peintre enrichit encore ses moyens d'action puisqu'il montre des instruments de musique, chacun suggérant une sonorité particulière.

L'image transpose tout un registre de sensations. Le galbe des luths engage un dialogue avec les lignes droites du virginal, leurs formes douces ou bien aiguës se répondent et se complètent. Les couleurs s'opposent ou se combinent. C'est le rose le plus tendre et le plus souple, le rouge le plus profond et le plus chaleureux... Les côtes de couleurs alternées, au contraste plus appuyé sur le luth du fond, font écho au clavier du virginal. Et le noir discipliné des touches se dilate en larges motifs sur le tapis. Le violon se fait plus discret, en léger retrait, l'on imagine un personnage subtil, aussi délicat que ses volutes, et toujours prêt à s'éclipser.

Le grand luth posé devant nous s'affirme d'autorité comme un premier rôle. De même que le virginal, sur lequel s'appuie la composition. Sans lui, il semble qu'elle n'aurait plus de base. En vérité, le duo du virginal et du luth domine l'image. Le noyau de l'histoire appartient à ce couple et le concert naît de leur rencontre. La partition n'est pas loin, posée sur la grande boîte sombre qui supporte aussi le petit luth. Un épais volume - peut-être une Bible - la retient de glisser ou de s'envoler. Entre ses pages, un petit billet indique comme un signet l'endroit où la lecture s'est interrompue, à moins que l'on ait voulu en marquer un passage choisi.

Seul l'emplacement du livre et des feuilles de musique, au centre, signale leur importance : même posés en retrait, en partie dans l'ombre, ils commandent à tous les autres, par le savoir qu'ils détiennent. Il leur incombe d'établir une harmonie, d'inculquer les principes de l'art, si ce n'est ceux de la foi et de la morale. L'amoncellement d'objets se transmue peu à peu en une réunion de caractères... qui à leur tour laissent entrevoir d'autres personnages, de chair et os cette fois-ci. Des musiciens se sont trouvés là, une femme au moins parmi eux, jouant du virginal. Ils ont abandonné leurs instruments, le concert a-t-il seulement eu lieu ou se sont-ils séparés trop tôt...

Quel drame ou quelle indifférence les aura donc éloignés? Leur nonchalance, peut-être leur hâte, se devine dans l'agencement précaire des précieux instruments. Ils allaient revenir, inutile de se préoccuper davantage. Et puis non, ils ne sont pas reparus. Le temps a passé, la poussière s'est accumulée.

Grâce à une savante technique, le peintre prend si bien le spectateur au piège que celui-ci, dans le musée, pourra croire à une négligence, devant un tableau mal épousseté... mais cela n'est qu'un simulacre, un trompe-l'œil. La leçon est claire, les natures mortes de vanités la répètent à l'envi pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle ; se fier ainsi aux apparences, à jamais mensongères, ne peut relever que de la futilité la plus coupable. Si le manque de discernement du spectateur est tel qu'il puisse se laisser prendre à de pareils jeux, alors dans quels abîmes les pièges de ce monde ne l'entraîneront-ils pas ! Il est temps de se consacrer aux vérités célestes.

La mélodie s'est tue. Le tableau ne parle plus que d'absence. Et des vérités qu'on ne fait jamais qu'effleurer. Nous ne sommes pas seuls à nous laisser aller à cette songerie. Quelqu'un est passé, il y a peu de temps, a caressé le bois rebondi des luths en y laissant la trace de ses doigts. Il n'est sans doute pas loin. L'un des musiciens peut-être... ou un simple passant, comme nous, qui aura distraitements dessiné dans la poussière.